

27 - GORE VIDAL, romancier et essayiste, évoque l'impérialisme américain et les tentations liberticides de son gouvernement.

« Je crois à l'utilité des livres, figurez-vous »

Article paru dans l'édition du 01.09.05

RECROQUEVILLÉ dans l'ombre baroque de sa villa italienne, Gore Vidal tape à la machine à écrire. C'est ici, à Ravello, dans cette maison légendaire construite au sommet de la falaise, qu'il a écrit Palimpseste, premier volume de ses Mémoires. Ici qu'il a composé Création, L'Age d'or et, plus récemment, La Fin de la liberté. Gore Vidal, 79 ans, a d'abord défrayé la chronique pour ses prises de position iconoclastes et son homosexualité affichée. En 1948, il a publié un roman, *The City and the Pillar*, dont la thématique homosexuelle lui valut l'ire du *New York Times*.

Contraint de se lancer dans l'écriture de textes pour la télévision, le théâtre et le cinéma, Vidal y connaît un succès retentissant avant de revenir sur le devant de la scène littéraire avec *Julien l'Apostat*, ainsi que de très nombreux essais culturels et politiques. Après le 11-septembre, il se consacre à la dénonciation des « Etats-Unis d'Amnésie ». Il est l'un des rares écrivains à se prononcer radicalement contre la guerre en Irak, qu'il perçoit comme le symptôme d'une tentation totalitaire. Honni par la droite américaine, héraut prolix de l'extrême gauche, Vidal n'en finit pas de dénoncer l'hubris de l'empire et la lente déliquescence de ces libertés civiles qui furent le denier du rêve américain.

Depuis combien de temps venez-vous à Ravello ? J'y suis venu pour la première fois dans une Jeep, en 1948, avec Tennessee Williams. On avait conduit depuis Rome, on avait décidé de monter passer la journée ici, à Ravello, et j'ai découvert cette falaise magique. Je n'imaginai pas que vingt-cinq ans plus tard je finirais par y acheter une maison...

Vous sentez-vous plus à l'aise en Europe ? Non. Au contraire. Je passe le plus clair de mon temps en Californie. Car le climat politique me nourrit. La colère me nourrit. Or je suis en colère la plupart du temps lorsque je suis là-bas. Donc, ce qui pourrait être insupportable pour n'importe qui d'autre est, pour moi, le carburant même de mon écriture.

Vous vous êtes beaucoup et souvent engagé. Vous vous êtes même présenté aux élections du Congrès en 1960, puis en 1982. C'est rare pour un écrivain. En Europe, nous avons eu Malraux et, à l'autre bord, Drieu La Rochelle. En Amérique latine, Mario Vargas Llosa. Mais, aux Etats-Unis... Un écrivain est aussi ce que son roman familial a fait de lui. Moi, mon grand-père était sénateur. Mon père a servi dans l'administration Roosevelt. Autrement dit, j'ai grandi dans la politique. C'est sans doute pourquoi il m'a tout de suite semblé naturel de m'engager dans les combats de mon temps et aussi, dans mes livres, de participer à l'écriture de l'histoire de mon pays. J'y ai consacré de nombreuses années, sept romans, d'innombrables essais. Je sais que la plupart de mes contemporains s'intéressent plutôt à la question du mariage, à la garde des enfants ou à l'art et à la manière de devenir professeur. Fascinant, n'est-ce pas ? Mais très peu pour moi.

Quel genre d'impact une voix comme la vôtre a-t-elle sur l'opinion américaine ? Ces petits livres que j'écris, comme *La Fin de la liberté*, qui porte sur l'après 11-Septembre, se vendent à des centaines de milliers d'exemplaires. Face à ça, on me dit que les romans sur le mariage ne se vendent pas. Ce n'est peut-être pas le jugement de Dieu. Mais c'est celui de l'Histoire...

C'est important, pour vous, le succès ? Pour ce genre d'écriture polémique, oui, il est indispensable de toucher le plus grand nombre. A part ça, la vérité est que je n'ai jamais été impressionné par les petites oeuvres autocentrées de mes confrères. Freud a fait un mal fou à la littérature américaine. Les gens ont commencé à se faire « analyser » dans les années 1940. Et tout le monde est devenu terriblement engoncé dans son moi. Saul Bellow a écrit à ce sujet une pièce hilarante que j'ai aidé à produire, *The Last Analysis*. Un petit chef-d'oeuvre sur les petites natures de l'égotisme américain.

Y a-t-il des écrivains de votre génération que vous lisiez, que vous admiriez ? Je lis beaucoup d'essais, d'histoire, presque pas de romans. A l'occasion, je trouve un bon essai dans la *New York Review of Books*, mais l'auteur disparaît aussitôt. L'écrivain que j'ai vraiment aimé au cours de ma longue vie, c'est Italo Calvino. C'est moi qui l'ai introduit en Amérique. Ça a été dur, car il n'était pas « familier ». Or les Américains n'aiment que les choses sur lesquelles ils peuvent coller une étiquette. Quitte à tuer ce qu'ils sont en train d'étiqueter. Regardez ces pauvres écrivains sud-américains. Certains sont très bons. Mais le « réalisme magique » les a tués. Les critiques sont comme les touristes qui reviennent en disant qu'ils ont « fait » le Machu Picchu : « ça y est, on a fait le réalisme magique » - et hop ! à la trappe !

Si on devait vous comparer à un écrivain français, ce serait sans doute à Gide. *Le Gide du Voyage au Congo* et des *Nouvelles Nourritures terrestres*, le saint patron de l'homosexualité politique... J'aime cette comparaison. D'ailleurs, j'ai connu Gide. 1 bis, rue Vaneau, c'est là qu'il habitait, au premier étage. Il avait un grand bureau avec des milliers de livres où il m'a invité, un jour, à petit déjeuner. Il m'a proposé de m'offrir un de ses livres. J'ai choisi *Corydon*. Il m'a répondu : « Je n'offrirai jamais ce livre ; il est si démodé, si stupide. » Et moi : « C'est bien pour cela que j'en ai envie. » Je l'ai toujours, dédié. Et pas si mauvais qu'il le croyait.

Que pensez-vous de la religion, aujourd'hui, outre-Atlantique ? C'est l'oeuvre du diable. Il n'y a peut-être pas de bon Dieu, mais il y a sûrement un diable et sa passion dominante, c'est la religion des fondamentalistes protestants. Je crois que mon pays commence, à de nombreux égards, à ressembler à une théocratie. Par le biais de la télévision, les évangélistes lèvent des fonds considérables qu'ils investissent ensuite pour faire élire des obscurantistes attardés. Comme il n'y a pas de système d'éducation publique, la grande majorité de mes concitoyens est d'une ignorance à faire peur. Ils ne savent pas où est l'Irak. Ils prennent tout ce que le gouvernement leur dit pour parole d'Évangile. Bon sang, n'importe quel pays normal se serait révolté contre cette guerre ! Mais nous sommes un pays anormal, gouverné par des experts en publicité mensongère.

Et le Parti démocrate ? Si vous arrivez à le trouver, j'y jetterai un oeil... Mais il n'existe pas.

Le pays n'a pourtant jamais été si divisé. Oui. Entre impérialistes et anti-impérialistes. Car telle est la situation. Le pays le plus puissant du monde est en train de retourner à l'âge de la pierre. Ils disent : « Nous avons été élus par les dieux pour gouverner la planète. » Mais la vérité c'est qu'il s'agit surtout de mettre la main sur les dernières réserves de pétrole. Au lieu de trouver des énergies alternatives, nous cherchons à asservir des régions entières du monde. Ces gens ne comprennent pas que le pays, ce faisant, court à sa perte.

Etes-vous de ceux qui croient que la liberté d'expression est en danger aux Etats-Unis ? Oui, bien sûr. Le pays appartient à une poignée d'hommes qui contrôlent aussi les médias. Prenez General Electric. Il produit des armes nucléaires pour le Pentagone et possède la chaîne câblée NBC News. Il y a là un appareil de censure très sophistiqué car intrinsèque au système. Voilà le coup de génie. C'est comme une cage électronique tout autour de la nation, qui empêche l'information de passer.

Il vous est arrivé de dire que la démocratie américaine était moribonde. La démocratie est quelque chose que l'Amérique n'a jamais réellement pratiqué. Car les Pères fondateurs détestaient deux choses : la monarchie et la démocratie. Ils voulaient une république. Une réplique, au fond, de la République romaine ou de la République de Venise. Mais, jusque dans l'étymologie du mot, ils avaient la démocratie en horreur.

Et la littérature dans tout cela ? Il n'y a pratiquement plus de lecteurs de romans. Et je vois mal comment la situation pourrait s'améliorer. Les gens préfèrent les jeux vidéo, la télé-réalité, le cinéma, que sais-je. Il y a tant de raisons de ne pas lire de romans...

Et vous, quelles raisons avez-vous eues de les écrire ? Le fait qu'ils n'aient jamais été écrits auparavant, je suppose.

C'est tout ? Et puis je suis un romancier-né, ce qui n'est pas si fréquent. Il y a certaines personnes qui s'essayent à l'écriture pour un moment, puis ils deviennent ministre de la culture sous de Gaulle, et ils se mettent à vivre leurs propres fictions... Moi, entre Malraux, Balzac et Montaigne, je choisis Montaigne ! Montaigne survivra à tous les autres. Car l'essai, c'est-à-dire la communication directe entre auteur et lecteur, survivra au roman, de mille ans au moins.

C'est la raison pour laquelle vous écrivez maintenant surtout des pamphlets et des essais ? Oui, et aussi parce que c'est la manière la plus directe d'attaquer la politique de mon pays. Mais, franchement, je préférerais parfois le faire à la télévision, qui est un moyen encore plus frontal.

Vous êtes aussi en train d'écrire la seconde partie de vos Mémoires, dont le premier volume, Palimpseste, est paru il y a dix ans. J'ai presque fini. C'est très difficile pour moi. Car je ne trouve pas ma propre vie si intéressante que ça. Et puis il m'arrive de me dire que j'ai peut-être tout dit dans le premier volume. Il se terminait au seuil de mes 39 ans. Et j'ai vécu quarante années de plus... Donc, il faut bien continuer. Mais quel ennui ! Au pire, je peux toujours me mettre à plagier Montaigne !

De tous vos livres, lequel aimez-vous par-dessus tout ? Il y en a un, en tout cas, que j'aimerais que tout le monde lise car il leur serait utile : c'est Création. Tout le monde est là. Socrate, Platon, Zoroastre, Confucius. Avec, posée à tous, une question qui vient de Montaigne : qu'est-ce que la création ? comment le monde fut-il créé et le fut-il ? Je crois à l'utilité des livres, figurez-vous. Je ne suis pas vraiment intéressé par l'« art pour l'art ».

Et quelle est, à vos yeux, l'« utilité » de Création ? C'est un assez bon cours accéléré sur l'histoire des religions. Si seulement je pouvais faire en sorte que ces sales chrétiens le lisent... Un exemple. Un disciple a demandé à Confucius : « Maître, s'il y avait un seul précepte selon lequel guider une vie, quel serait-il ? » Confucius répondit : « Traitez les autres comme vous aimeriez qu'ils vous traitent. » Eh bien vous n'avez pas idée de l'hystérie, à travers l'Amérique, autour de cette phrase prononcée cinq cents ans avant Jésus-Christ ! -Il prend un accent caricatural- « Mais cela ne peut être vrai. Cela a été inventé. Seul Notre Seigneur aurait pu dire cela ! »

Vous êtes athée ? Oh oui ! un pur athée. Un athée borné again...

Et un provocateur, n'est-ce pas... Pensez-vous réellement que les Etats-Unis soient devenus ce pays totalitaire que vous dites ? Oui, plus ou moins. Il y a toujours eu des tendances, comme dans la plupart des pays. Mais nous, nous sommes en guerre presque constamment depuis le siècle dernier. Cela n'a pas fait de bien à nos institutions. Le Congrès ne représente plus les gens. Les cours n'exercent plus la justice. Les armées n'en finissent pas de jouer les gendarmes du monde et du pétrole. Et, en 2008, un autre clown sera élu à la présidence.

Le combat est donc perdu d'avance... Comment trouvez-vous le courage d'écrire ? Les Américains, malgré tout, sont des malins. Ils comprennent assez bien ce qui a à voir avec l'argent, la guerre, la mort, la maladie. Et il y a aussi, dans ce pays, une vraie tradition de scepticisme.

Dans cent ans, qu'aimeriez-vous qu'ils lisent : vos romans, vos pamphlets ? L'alphabet ! Je veux simplement qu'ils soient en mesure de lire l'alphabet. Je ne suis pas très ambitieux.

Qu'est-ce qui vous procure encore de la joie ? -Long silence nce.- Je ne vois plus beaucoup de raisons de me réjouir.

Il y a bien quelque chose... -Long silence.- Eh bien, on se réjouit que la vie touche à sa fin... Penser que cela pourrait continuer cinq cents ans, dans mon cas, serait terrible.

Vous avez eu une vie si riche, si romanesque. Oui, mais je l'ai eue. Je n'ai pas besoin de la vivre à nouveau. Une fois suffit. Vous connaissez la réponse de Jackie Kennedy à la même question ? C'est l'époque où tout le monde lui disait qu'il fallait qu'elle écrive ses Mémoires. Je sais, répondait-elle... Je sais... Mais, d'abord, ma secrétaire à la Maison Blanche a jeté, par erreur, toutes mes notes. Et puis qu'est-ce qu'on peut faire quand on a tout oublié ? Jackie trouvait que c'était sûrement une bonne idée d'écrire ses Mémoires. Mais cela aurait signifié, aussi, d'avoir à les revivre. Et je crois que ça, pour elle, c'était le pire.

Mais vous les écrivez, vous, vos Mémoires... Ah... c'est que je n'ai jamais été à Dallas.

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

Le Monde.fr

- » A la une
- » Le Desk
- » Opinions
- » Archives
- » Forums
- » Blogs
- » Examens
- » Culture
- » Finances
- » Météo
- » Carnet
- » Immobilier
- » Emploi
- » Shopping
- » Nautisme
- » Voyages
- » Newsletters
- » RSS

Le Monde

- » Abonnez-vous 15€ par mois
- » Déjà abonné au journal
- » Le journal en kiosque

